



Centre de Recherches
sur les Lettres Romandes
Bâtiment central
1015 Lausanne-Dorigny

Des "Petits tableaux valaisans" en "Coeur sauvage"
Catherine Dubuis

Association des Amis de

Marguerite Burnat-Provins

Joseph Morand

Lorsque les "Petits tableaux valaisans" paraissent...
Catherine Dubuis





© 1989 by Association des Amis
de Marguerite Burnat-Provins
et les auteurs, 1880 Bex.

Couverture : Marguerite Burnat-Provins

Jeune fille de Savièse, 1900,

Crayon, pastel, aquarelle et fusain sur papier, 35 x 53 cm,

Sion, Musée cantonal des Beaux-Arts.

© Musées cantonaux du Valais, Sion.

Comment ne pas reparler des Petits tableaux valaisans, ce joyau pour lequel les critiques, en 1903, ne furent qu'admiration ? Mais lisez plutôt dans ces pages la lettre inédite du peintre et ami de Marguerite Burnat-Provins. Les articles parus au moment de la publication de ce livre. Et, si vous avez aimé même un peu, l'itinéraire de l'écrivain guidé sur les sentiers valaisans par l'art et par l'amour.

Ils ne songent pas à l'écrire à l'instar de leur vivant de leur plume ou par leur plume. La renommée des Maurice Charvoz, André Bontat, quelques autres ne dépassent qu'à peine les frontières du canton. Les chanteurs de la terre valaisanne, Chappaz, Cocinna Bille et Ferrero Micheloud ne sont pas nés. Edmond Bille, l'Europe et sa rencontre à Lens avec le Vaudois Ramuz n'a lieu que bien plus tard. Le journaliste le boisseau et les souvenirs d'enfance paysanne, tels que les relate

Marguerite Burnat-Provins. Si séduisant Marguerite, elle est la première et seule pour longtemps par ce coin de terre de la poésie. Elle doit quitter ce pays, mais elle ne l'oublie jamais.

SOMMAIRE

Ecrire en Valais en 1900 le partir des ouvrages dont les 3
 Marguerite Wuthrich
 chant du verdier, Sous les noyers, Heures d'automne, Chansons

Des "Petits tableaux valaisans" au "Coeur sauvage" pour 5
 Catherine Dubuis compléter par des illustrations.

Note bibliographique sur les "Petits tableaux valaisans" com 7
 de Marguerite Burnat-Provins
 Joseph Morand le lui propose un pommier pour arbre de vie. Or, elle a peut-être été frappée elle aussi par la belle étoile à cinq

Lorsque les "Petits tableaux valaisans" paraissent... on la con 9
 Catherine Dubuis ux. Pour les Celtes, le chiffre cinq est celui de l'amour et c'est l'autre monde qu'ils aiment le plus ? Elle écrit

L'art et l'amour se donnent la main tombait de l'or des pomme 13
 Yves Giraud ent les pommes rouges au temps heureux..."

C'est le verdier qui donne le ton campagne, Paul, est né lui son 17
 Françoise Berclaz-Zermatten e symbolise la sagesse. Cet arbre, on le sait, s'adapte à beaucoup de contrées...

Marguerite Burnat-Provins protège les mystères 19
 Jérôme Meizoz est le temps des voyages. Les voyages, ce pourrait être le thème de notre prochain cahier.

Sur un projet d'édition du "Livre pour toi" 25
 Pascal Ruedin bonne balade à Vous lecteur, en Valais, en 1900.

Vaud et Valais, deux côtés du "Coeur sauvage" 29
 Catherine Dubuis Marguerite WUTHRICH

SOMMAIRE

Écrire en Valais en 1900
Marguerite Wuthrich

Des "Petits tableaux valaisans" au "Coeur sauvage"
Catherine Dubuis

Note bibliographique sur les "Petits tableaux valaisans"
de Marguerite Burnat-Provins
Joseph Morand

Lorsque les "Petits tableaux valaisans" paraissent...
Catherine Dubuis

L'art et l'amour se donnent la main

Yves Giraud
Marguerite Burnat-Provins

C'est le vent qui donne la vie
François Berclaz-Zermatten

Marguerite Burnat-Provins
Jeanne Méroz

Sur le projet de édition du "Livre pour toi"
Pascal Ruedin

Val de Vals, dans le "Coeur sauvage"
Catherine Dubuis

Françoise Berclaz-Zermatten, libraire

Ghislaine Coucet, membre du comité

Catherine Dubuis, enseignante de français

Yves Giraud, professeur à l'Université de Fribourg

Jérôme Meizoz, étudiant en lettres

Isabelle Quinodoz, bibliothécaire

Romaine Renaud-de Kalbermatten, architecte

Pascal Ruedin, historien de l'art

Marguerite Wuthrich, présidente de l'Association des amis de Marguerite Burnat-Provins

ont élaboré ce Cahier 2.

ECRIRE EN VALAIS EN 1900

Comment ne pas reparler des **Petits tableaux valaisans**, ce joyau pour lequel les critiques, en 1903, ne furent qu'admiration ? Mais lisez plutôt dans ces pages la lettre inédite du peintre et ami de Marguerite Burnat-Provins, Joseph Morand, ainsi que les extraits de presse, articles parus au moment de la publication de ce livre. Et, si vous nous avez suivis jusque là, vous trouverez ensuite l'itinéraire de l'écrivain guidé sur les sentiers valaisans par l'art et par l'amour.

Ils ne sont pas légion en Valais, à ce moment-là, les écrivains vivant de leur plume ou pour leur plume. La renommée des Maurice Charvoz, André Closuit, Jean Graven, Jules Gross, plus quelques autres ne dépassera qu'à peine les frontières du canton. Les chantres de la terre valaisanne Maurice Zermatten et Maurice Chappaz, Corinna Bille et Pierrette Micheloud ne sont pas nés. Edmond Bille arrive avec le siècle. Le poète Rilke parcourt l'Europe et sa rencontre à Lens avec le Vaudois Ramuz n'a lieu que bien plus tard. Le journal de Marie de Riedmatten¹ dort sous le boisseau et les souvenirs d'enfance paysanne, tels que les relate déjà Thomas Platter en 1572 ne sont pas encore à la mode².

Si séduisante Marguerite, elle est la première séduite et séduite pour longtemps par ce coin de terre où les peintres précédèrent les poètes. Elle doit quitter ce pays, mais elle ne l'oubliera jamais.

Elle laisse au moment de partir des ouvrages dont les titres frappent notre imagination comme autant de cailloux blancs : **Le chant du verdier**, **Sous les noyers**, **Heures d'automne**, **Chansons rustiques** et surtout, avant tous les autres, **Le livre pour toi**, qu'elle imagine compléter par des illustrations.

Née un 26 juin, Marguerite Burnat-Provins sait, attentive comme elle se montre au moindre signe du destin, elle sait sans doute que le calendrier celte lui propose un pommier pour arbre de vie. Or, elle a peut-être été frappée elle aussi par la belle étoile à cinq branches qui se révèle au coeur de la pomme lorsqu'on la coupe latéralement en deux. Pour les Celtes, le chiffre cinq est celui de l'amour et c'est l'autre monde qu'ils aiment le plus³. Elle écrit notamment, dans **Le livre pour toi** : *"Il tombait de l'or des pommiers féconds où riaient les pommes rouges au temps heureux..."*⁴

Grâce au Ciel, l'homme qui l'accompagne, Paul, est né lui sous le signe du pin et son arbre de vie symbolise la sagesse. Cet arbre, on le sait, s'adapte à beaucoup de contrées...

Ils s'en vont et c'est le temps des voyages. Les voyages, ce pourrait être le thème de notre prochain cahier.

Pour l'instant, bonne balade à Vous lecteur, en Valais, en 1900.

Marguerite WUTHRICH

DES PETITS TABLEAUX VALAISANS AU COEUR SAUVAGE

De 1903, date de la parution des **Petits tableaux valaisans**, à 1909, date de celle du **Coeur sauvage**, les livres de Marguerite Burnat-Provins se succèdent au rythme soutenu d'un par année. Ce sont des recueils de poèmes en prose, genre qui lui est cher et où elle excelle. Il faut considérer à part **Le coeur sauvage**, roman très proche de l'autobiographie (mais toute l'oeuvre de Marguerite peut être dite autobiographique), et qui, en tant que genre, constitue une exception dans la production de ces années.

Pourquoi avoir choisi les oeuvres de cette période ? A nos yeux parce qu'elles ont été mûries, sinon aussi écrites, en Suisse, et pour la majorité d'entre elles, en Valais. Les **Heures d'automne**, il est vrai, sont datées de la Tour-de-Peilz, mais leur élaboration est contemporaine de fréquents séjours de l'artiste à Savièse. C'est aussi la raison pour laquelle nous avons inclus **Le coeur sauvage** dans cette période, bien qu'il soit un roman et tranche ainsi sur l'unité de genre du poème en prose : il est tout brûlant de la passion que Marguerite Burnat-Provins a connue en Valais.

A de très rares exceptions près, l'art de Marguerite Brunat-Provins est celui du fragment, des petits paroxysmes, un art entrecoupé où l'artiste reprend fréquemment son souffle; c'est un art qui traduit le besoin de ponctuer, de placer des points de repère, des limites spatiales et temporelles (la maison, la journée) sur lesquelles le chant s'appuie pour s'élever à nouveau; c'est un art de la vignette, du cul-de-lampe, du motif, qui correspond en écriture à ses talents de peintre.

1903-1909 est donc une période féconde dans la vie de Marguerite Burnat-Provins, nourrie de la contemplation d'un pays qu'elle a aimé entre tous et où elle a connu la passion. Puissent les textes et les études qui suivent faire naître en chacun l'envie d'y aller voir de plus près.

Catherine DUBUIS

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE SUR LES *PETITS TABLEAUX VALAISANS* DE MARGUERITE BURNAT-PROVINS

Ainsi que le dit le grand critique genevois Philippe Monnier, les **Petits tableaux valaisans** sont "un chef d'oeuvre d'impression, d'illustration et d'exécution" qui n'a rencontré que les plus vifs éloges de la presse suisse et étrangère. Ce livre est, en effet, considéré par les techniciens comme unique dans la bibliographie mondiale et ceci pour les raisons suivantes :

- 1) Il est sans une faute, il n'y manque ni une lettre, ni une virgule – il a été relu par seize correcteurs différents avant d'être livré aux presses.
- 2) Illustré de bois gravés en couleurs, il a été encre en 262 tons différents, ce qui n'existe au monde dans aucun autre volume illustré de la même manière; quand il y a cinq ou six couleurs, c'est le maximum.

Ceci est le fait de la volonté artiste de l'auteur qui, pendant six mois, a surveillé elle-même le travail de ses excellents et dévoués imprimeurs, aussi passionnés qu'elle-même pour la réussite. Elle a fait broyer tous les tons devant elle – soit 150 kilos d'encres grasses Lorilleux – et laver les rouleaux à l'essence autant de fois qu'il a fallu pour modifier le ton. Les gens du métier savent ce que cela signifie comme travail.

D'autre part, les clichés sur bois dans les formes, pour devenir de niveau, doivent être relevés de l'épaisseur d'un papier de soie à la fois, ce qui est un jeu de patience. Le papier choisi : Canson – de

Vidallon-lès-Annonay – est un papier à dessin qui ne s'emploie jamais en librairie.

La toile de la couverture a été fabriquée spécialement à Londres, pour obtenir le grain voulu. On a tissé et teint à Zurich 800 mètres de ruban pour les signets. La multiplicité des tons a élevé à un nombre inusité les tirages. La planche du Crétin comprenant 13 bois, a nécessité, pour les 512 exemplaires tirés, 6'656 tirages à la feuille et tout à l'avenant.

Il y a une fleur bleue de centaurée sauvage avec trois pistils blancs – ce blanc est rapporté et ces trois pistils ont demandé 512 tirages.

Toute la décoration a été faite directement d'après nature, en Valais, à l'endroit même où le texte a été écrit. La garde a été dessinée d'après un ancien ruban de chapeau.

La conscience et la perfection de cette oeuvre unique ont été saluées en Suisse par d'unanimes éloges. Madame Burnat-Provins qui, à l'époque, travaillait seize et dix-huit heures par jour, les avait bien mérités.

Lors de la parution de l'ouvrage, l'enchantement des connaisseurs fut si grand que l'Association des Imprimeurs suisses, à Bâle, vota une adresse de félicitations à ses confrères Säuberlin & Pfeiffer de Vevey.

De nombreuses revues ont reproduit des illustrations des **Tableaux valaisans**, notamment le Printing World de Londres, dans un magnifique article avec reproductions en couleurs et intitulé : **Le triomphe de la typographie suisse**.

Il est regrettable qu'en France cette oeuvre ait paru moins comprise que chez nous et à l'étranger, il semble que ce génie double dont fait preuve son auteur et qui promet des merveilles, échappe un peu à ses compatriotes.

Madame Burnat-Provins s'en consolera en songeant à l'enthousiasme spontané et si sincère qu'elle a toujours soulevé chez nous, soit comme conférencière sans cesse interrompue par les applaudissements, soit comme écrivain (quel devait être l'avenir d'un tel poète ?) soit comme peintre déjà maître alors de tous les secrets de la décoration, et qui débuta par un chef d'oeuvre. Avec le maître Philippe Monnier, c'est une grande joie de le constater.

Un an après sa parution, l'ouvrage sur Hollande cotait à Genève 1'200 frs – deux ans plus tard il montait à 3'000. Le tirage étant très restreint, un jour viendra où les bibliophiles avertis se disputeront les **Tableaux valaisans** à prix d'or.

Joseph MORAND

Note

Joseph Morand (1865–1932), né à Martigny, fait son gymnase à Saint-Maurice et des études de peinture à Munich. Vers 1890, il ouvre un atelier dans sa ville natale et acquiert une réputation estimable de paysagiste et de portraitiste. Il est membre de la commission cantonale des monuments historiques dès 1906, archéologue cantonal et conservateur du musée historique de Valère dès 1917. C'est l'archéologie qui inspire de préférence les études qu'il publie dans diverses revues historiques. Ami proche de Marguerite Burnat-Provins, dont il épousait probablement les préoccupations concernant la sauvegarde du patrimoine culturel valaisan, il est l'un des dédicataires de **Sous les noyers**, en compagnie du peintre Raphy Dallèves et de l'architecte Alphonse de Kalbermatten; ces derniers étant, avec Ernest Biéler, les fondateurs à Savièse, en 1903, de la Société des traditions valaisannes.

Nous avons supprimé dans le texte des allusions au dossier de presse accompagnant la parution des **Petits tableaux valaisans**, dossier dont le lecteur aura un aperçu à la page 9 de ce Cahier.

J.M.

LORSQUE LES *PETITS TABLEAUX VALAISANS* PARAISSENT...

Quel a été l'accueil réservé, en 1903, à ce livre qu'aujourd'hui recherchent les bibliophiles, et que Slatkine, l'éditeur genevois, réimprime avec soin ? Un dossier de presse, établi par les imprimeurs eux-mêmes, Säuberlin & Pfeiffer, nous en fournit des échos.

On y trouve les signatures de ceux qui constituaient alors ce que l'on pourrait appeler l'élite de la critique, et qui publiaient dans des revues ou des quotidiens de renom, fort lus en Suisse, romande et alémanique; la **Bibliothèque universelle**, par exemple, qui fut dirigée un temps par Juste Olivier, ou encore la **Semaine littéraire**, à la fois hebdomadaire des Romands cultivés et tribune européenne, avec ses nombreuses traductions françaises d'auteurs étrangers. Pour la Suisse alémanique, le dossier propose deux articles, l'un paru dans le **Bund**, principal quotidien bernois, l'autre dans la **Neue Zürcher Zeitung**, qui n'est plus à présenter !

Les principaux signataires romands forment un "carré d'as" attaché en particulier à la **Semaine littéraire**.

PHILIPPE GODET (1850–1922), Neuchâtelois, a étudié le droit et exercé la profession d'avocat avant d'être nommé professeur de littérature française à l'Académie de Neuchâtel. Il est l'auteur entre autres d'une **Histoire littéraire de la Suisse française** (1890), et a obtenu le prestigieux Prix Rambert en 1909 pour **Madame de Charrière et ses amis**.

PHILIPPE MONNIER (1864–1911), Genevois d'ascendance

française, écrivain sensible amoureux de son pays et de l'Italie, est l'auteur de nombreux ouvrages (**Quattrocento, Venise au XVIIIe siècle, La Genève de Töpffer, Mon village**); collaborateur du Journal de Genève, il y publie des chroniques sur la vie citadine et rustique.

GASPARD VALLETTE (1865–1911), Genevois lui aussi, est un grand ami de Philippe Monnier, auquel son nom et sa destinée sont étroitement liés. Il a enseigné la littérature française au Collège de Genève et, pendant des années, a rendu compte chaque mois dans la **Semaine littéraire** des livres de langue allemande, française et italienne publiés en Suisse.

PAUL SEIPPEL enfin (1858–1926) a lui aussi obtenu le Prix Rambert, en 1906, pour son essai **Les deux Frances**.

De la Bibliothèque Universelle :

Avec le charmant album de Mme Marguerite Burnat-Provins, "Petits tableaux valaisans", nous entrons dans le domaine de l'art raffiné et savant. Les courts morceaux qui en composent le texte sont d'un style très plastique et souvent très personnel dans sa hardiesse [...]

[...] Types valaisans, sites de montagne ou coins de hameaux, ustensiles, outils, meubles antiques et rustiques, fleurs et bêtes, tout cela stylisé et simplifié avec une habileté singulière, avec un sentiment très vif des couleurs et des formes, et surtout du "pittoresque local" annonce une artiste de race, qui s'est laissé doucement pénétrer par le caractère intime du vieux pays aimé.

Mais, tout en louant Mme Burnat-Provins de sa tentative à tant d'égards réussie, et de l'heureux parti décoratif qu'elle a tiré du procédé vieillot de la gravure sur bois en couleurs, soit dans les grandes planches hors texte, soit dans les lettres initiales, les culs-de-lampe et les moindres vignettes, nous ne devons pas séparer de son nom celui des courageux éditeurs de ce livre de luxe, MM. Säuberlin & Pfeiffer, à Vevey. Ils sont bien, je crois, les premiers à éditer en Suisse un livre entièrement illustré de la sorte; c'est qu'ils ont eu foi dans le talent de l'artiste, qui tenait essentiellement à ce mode de reproduction, artistique entre tous. Les quatre cents bois qu'il a fallu graver, exposés avec les originaux au musée Jenisch, à Vevey, ont fait l'admiration des connaisseurs. Et si nous donnions ici la statistique détaillée du travail qu'a coûté l'édition de ce livre d'art, les heureux qui le possèdent ne pourraient plus le feuilleter sans reconnaissance envers ceux qui ont couru le noble risque de le publier. Car, enfin, est-il certain qu'il y ait chez nous un public pour un ouvrage pareil ? Oui, nous voulons le croire, et d'autant plus volontiers que le talent décoratif de Mme Burnat-Provins n'a demandé ses inspirations qu'à ce Valais aimé de nous tous avec je ne sais quelle tendre prédilection.

Ph. Godet

Du Journal de Genève :

C'est un livre léger, délicat et savoureux. Mais avant toute chose c'est un livre. J'entends de ceux qu'il n'est pas nécessaire de lire pour goûter, qui plaisent rien que par eux-mêmes, par la façon dont ils se présentent, dont ils ont été compris et exécutés [...]

[...] Mme Burnat-Provins n'a pas fait qu'une merveille typographique propre à enchanter les amis du livre et marquer une date dans les

fastes de notre imprimerie. Elle a fait oeuvre d'artiste, oeuvre d'écrivain déjà, oeuvre de peintre surtout. Mme Burnat-Provins est une artiste originale, pittoresque, aiguë, à la fois délicate et robuste; et dans ses "Petits tableaux valaisans" où les images s'encadrent d'un texte grêle, contourné et précieux, elle a appliqué toute sa ferveur de beauté à composer un hymne discret et charmant au vieux pays qu'elle aime et qu'ils restent encore quelques-uns à aimer [...]

Alors, tandis qu'on examine cette imagerie si nouvelle et si riche, si distante encore des excentricités du modern-style comme des pauvretés des formules d'académie, et qu'on s'extasie et qu'on rêve, voici qu'on entend très loin la marche fine des ruisseaux; et des petites pages colorées, qui disent les chalets couleur d'oignon brûlé, les fichus de soie fleurie, les anges à robes plissées sur les vitraux, et les garçons assis sur l'arche, une feuille de poirier glissée entre leurs dents, une âme monte, une âme enfantine, une âme ancestrale, âme de rudesse et de poésie, celle-là même, selon le beau mot de Mme Burnat-Provins, "qui ne sait qu'à moitié souffrir".

Ph. Monnier

De La Semaine littéraire :

Si le vieux Valais pittoresque doit disparaître, du moins aurons-nous pour nous consoler l'admirable, je dirais volontiers l'adorable livre d'art que vient de lui vouer Mme Marguerite Burnat-Provins.

Ces "Petits tableaux valaisans", que l'auteur a illustrés de plus de cent dessins gravés sur bois en plusieurs couleurs – hors texte, vignettes, culs-de-lampe, initiales – marqueront, je crois, une date dans l'histoire du livre en Suisse. Imprimés chez les éditeurs Säuberlin & Pfeiffer à Vevey, gravés en couleurs par la maison A. Martin, d'Ardon,

et ses artistes, parés d'une couverture à fers spéciaux, munis de signets en ruban spécialement teints à Zurich, ces "Petits tableaux valaisans" sont une merveille de goût affiné et de conscience artistique intransigeante. Le volume fait le plus grand honneur à tous ceux qui y ont collaboré et montre que, quand on le veut fortement, on peut faire chez nous, aussi bien qu'ailleurs, d'admirables livres.

L'oeuvre littéraire et artistique de Mme Burnat-Provins mérite d'ailleurs la somptuosité de cette enveloppe et le travail considérable qu'exige une telle exécution.

C'est le Valais pittoresque, primitif, naïf, sauvage, idyllique ou tragique, qui revit tout entier, au naturel, à travers cette vision personnelle, juste autant que primesautière, imprévue, artiste, basée sur une observation singulièrement aiguë et pénétrante de la réalité.

Les bêtes, les choses, les vieilles demeures, les meubles anciens, y vivent, par le prestige de l'art, d'une vie aussi intense que les hommes. C'est une oeuvre de beauté autant que de vérité, de poésie autant que d'observation. C'est le livre d'un pur artiste, un livre de qualité rare partout, absolument exceptionnelle en notre pays. On quitte ce livre, comme on sort d'un rêve charmant, avec le désir de le prolonger et de s'y replonger de nouveau.

Gaspard Vallette

De la Gazette de Lausanne :

Voici un livre d'une qualité rare, tel qu'on n'en avait point encore publié dans notre pays; un livre qui est, ainsi que le voulait William Morris, une oeuvre d'art née du concours de plusieurs arts : l'art de l'écrivain, l'art du peintre, l'art de l'imprimeur. Par une heureuse rencontre, l'écrivain et le peintre sont ici réunis en une même personne;

et si Mme Burnat-Provins n'a pu, bien à regret sans doute, créer une imprimerie, du moins a-t-elle eu ce bonheur de trouver en MM. Säuberlin & Pfeiffer des imprimeurs qui ont pleinement réalisé sa pensée [...]

Pour peu qu'on ait le sentiment de ce que peut être la beauté du livre, on éprouve un plaisir délicat à prendre entre ses mains cet album revêtu d'une grosse toile verte, un peu rêche aux doigts; à l'ouvrir, à le feuilleter d'abord au hasard, puis lentement, page à page, avec l'heureuse surprise de faire à chaque tournant de feuillet quelque découverte imprévue et charmante.

L'illustration fait corps avec le texte. On ne saurait les séparer. Sensations de nature, croquis de types montagnards, scènes d'intérieur, ou courts poèmes en prose d'accent lyrique – chacun des "Petits tableaux valaisans" de Mme Burnat-Provins est décoré d'une lettre ornée et d'un cul-de-lampe gravés sur bois et coloriés qui donnent à l'oeil une impression en parfaite concordance avec l'idée qu'évoque le texte.

P. Seippel

A Paris aussi, on salue la parution des Petits tableaux valaisans en termes élogieux :

De la Revue Universelle, Paris :

Voici un petit livre d'art et de nature du charme le plus pénétrant, de la plus exquise et de la plus jolie sincérité. C'est un recueil de cinquante poèmes en prose écrits et illustrés, de bois gravés en couleurs, par la même main : d'où une impression d'unité, d'harmonie tout à fait exceptionnelle. Illustrés, le mot est impropre; décorés sera plus exact. A

chaque poème, une lettre ornée et un cul-de-lampe figurant, en formes précises, en tonalités franches, suggestives des sensations et des sentiments que conte le texte, d'humbles objets usuels, des insectes, des fleurs du Valais [...]

[...] Pas une note discordante : sur ce gros papier gris, du gris chaud des vieilles murailles chauffées par le soleil, le corps gras du texte tiré d'un beau noir soutient les chantants éclats de couleurs des lettres ornées – où presque toujours, d'ailleurs, la lettre elle-même est noire, de même que le tirage du trait cernant les motifs divers qui en forment la décoration – et des culs-de-lampe. L'ornement des feuilles de garde est inspiré d'un vieux ruban de bonnet valaisan; la tête du livre est rouge, la reliure en grosse toile verte imprimée d'une branche de feuilles rouges et jaunes, et les signets sont de même, verts, rouges et jaunes.

Pour ce qui est des poèmes dont est composé ce livre, on ne peut les lire sans émotion, tant on les sent jaillis d'une sensibilité et dépouillés de littérature [...]

G. Mourey

De Art et Décoration, Paris :

Ce petit livre est une véritable oeuvre d'art, d'une saveur un peu rude, mais très franche, très spontanée, toute de nature et de sincérité champêtre. Pas l'ombre de maniérisme, un sentiment du décor loyal et primesautier; rien d'apparis par coeur, aucune formule : chaque chose a son sens direct, précis, et la transposition décorative n'y est jamais excessive ni tourmentée : des objets usuels, des insectes, des fleurs du Valais en font tous les frais; ici, en culs-de-lampe, trois mignons bonnets de bébé, trois oignons, un bénitier de grossière faïence, une hotte d'osier, une écuelle de pommes de terre; là, en lettrines, les clefs

de la cave, une abeille, une grenouille, une pipe, une citrouille, des papillons, une tête de coq, trois gros cierges funéraires, appropriés au motif de chaque petit poème, le décorant, non pas l'illustrant, par d'ingénieuses analogies... et ces culs-de-lampe, ces lettrines, et quelques pleines pages, gravés sur bois et tirés en couleurs, en fraîches et chantantes couleurs, sur un gros papier gris imprimé en caractères gras. Cela est exquis, cela, dans sa simplicité, est d'un raffinement délicieux. L'exécution en est parfaite, l'inspiration neuve, souple, franche, ayant ses racines dans la nature même, dans un amour ardent, une adoration fervente des beautés de la nature. Et du texte s'exhalent les mêmes parfums : ces petits poèmes en prose, ces notations de paysages, ces intimités ont un charme primesautier qui émeut et qui pénètre.

Par son absence de littérature comme par son absence d'art, le livre de Mme Marguerite Burnat-Provins, écrit, composé, décoré entièrement par elle, est une chose exceptionnelle de littérature et d'art, un tout d'une unité rare et d'une précieuse valeur.

(sans signature)

Y eut-il d'autres réactions, moins flatteuses peut-être que celles réunies par des imprimeurs soucieux de vendre leur ouvrage ? J'en appelle aux lecteurs qui en sauraient plus et qui nous rendraient l'énorme service de nous faire partager leur savoir et leurs trouvailles !

Catherine DUBUIS

Sources

Alfred Berchtold, *La Suisse au cap du XXe siècle*, Lausanne, Payot, 1963
L'Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud, "Les Arts", tome II, éd. 24Heures, 1978

L'ART ET L'AMOUR SE DONNENT LA MAIN

C'est dans le Valais que Marguerite Burnat-Provins a reconnu, éblouie, la terre selon son cœur : *"J'ai aimé ce pays de l'amour le plus passionné"*. C'est le Valais qui a suscité en elle cette grande floraison créatrice du peintre et du poète. Au point que cette Française des Flandres, après sa "naturalisation" saviésanne qui la conduisit à vivre la vie des paysans, à porter leur costume, à sentir "du dedans" l'âme du Vieux Pays, peut à juste titre être revendiquée par ce terroir comme l'un de ses écrivains les plus typiques, en même temps qu'elle doit séduire tous les amoureux de poésie.

Les **Petits tableaux valaisans** sont d'abord un hymne au Valais. Cinquante pages d'album, par touches successives et capricieuses, éveillent la poésie du village et des simples gens, marquent la beauté du ciel et des objets, notent le rythme de l' ancestrale vie terrienne. Cinquante poèmes en prose forment une suite d'aperçus colorés empreints d'une naïveté raffinée, qui dessinent et désignent scènes de genre, natures mortes, paysages, portraits ou groupes, modelés par un tempérament vibrant et chaleureux. Un regard posé sur le monde. Qui découvre, dans un grand élan d'enthousiasme admiratif et reconnaissant, la terre harmonieuse et paisible, hospitalière, nourricière, hautaine et familière. Cette vallée du Rhône, *"coupe d'opale immense, pleine de l'écume des brumes"*, ce *"velours râpé"* des montagnes et ce gris safrané du ciel, le suaire lilas du château de la Soie, les vignes et les forêts, les mayens dans les alpages et le scintillement des bisces. Mais celle qui fonde en 1905 la Société protectrice des paysages (devenue Heimatschutz) pressent la menace qui plane : dégénérescence de l'homme déserteur des campagnes, dégradation d'une Nature

"blessée dans sa tendresse primitive". A l'image de ceux qui ont su conserver *"en leur rusticité la saveur des bons fruits"*, elle a voulu *"se refaire un cœur neuf vêtu de douceur"*. Ce regard aigu à saisir ces petits riens qui sont la vie des choses se voile par instants d'une tristesse méditative et nostalgique mêlée à l'émerveillement éperdu. D'autant qu'il mesure aussi le passage du temps et le retour des saisons, l'ancienneté de la matière, la flétrissure de ce qui passe et le vieillissement des êtres, le rituel alterné des travaux et des jours.

Le même coup d'oeil impressionniste, précis et sympathique, se pose sur les êtres, hommes et animaux de Savièse. Familiers et mystérieux tout ensemble : humbles et humiliés, tels la Toca, le crétin ou la folle, détenteurs indignes d'une sagesse étrange échappant à la mesure; les vieux, *"assis en brochette"* devant la maison et les enfants espiègles, qui ne vivent plus, ou ne vivent pas encore le même temps que les adultes; les gars massifs, prompts à la rixe, et les filles simplement belles; la chèvre musarde et rongeuse, le mulet solitaire et le Botch résigné. La qualité de cette vision sensible à la fusion cosmique transforme le moindre objet en créature animée, retrouve et fait vibrer la personnalité des channes et des cavagnes. S'égrènent encore sous ces yeux attentifs les heures, riches ou ternes, de la vie quotidienne, marquées par les gestes de la piété populaire, les traditions agrestes, labours, vendanges et *mena l'eivoué*. En même temps que les tons infiniment nuancés de ce paysage, tantôt immense, tantôt resserré, il perçoit la saveur violente des chansons indigènes, la chaude douceur du pilloz ou du raccard.

Splendeur modeste, magnifique discrétion dessinent l'image d'un bonheur simple et précaire, fait de petites joies et d'une sagesse terre-à-terre, acceptant ce qui vient avec fatalisme, mais propre à rassurer celle que l'on devine souvent hantée par "cette fatalité qui refoule la joie de vivre", avide d'un abri, inquiète de trop appréhender la mort et un instant apaisée par ce qu'embrasse son regard.

Dans cette oeuvre d'amour, intimiste, vibrante d'un naturisme sensuel, le trait est patient, appliqué, net, minutieux : celui d'un aquarelliste de la plume. Il dessine des contours, il pense d'abord à décrire; mais cette évocation est en même temps suggestion, invitant à dépasser le dit pour tisser des rapports, remonter à l'essence. C'est là le chemin à refaire par le lecteur, celui qu'a suivi l'artiste. Car ici les êtres et les objets sont saisis de l'extérieur, dans leurs formes et leurs couleurs. La phrase vise à refléter, à restituer une ressemblance, avec ce qu'Henri Bataille nommait la "volonté du réel"; elle veut donner à voir, peindre à elle seule (comme dans **Paysage**). Elle se rythme avec une souplesse caressante, avec des inflexions ondoyantes. Nul souci du vers libre : un prosaïsme appuyé parfois même. Marguerite Burnat-Provins écrit d'instinct autant que de calcul esthète : elle a la volupté des mots et va en chercher, pittoresques, évocateurs, étranges, dans le patois local, dans les parlers techniques, dans la préciosité raffinée des symbolistes. A se vouloir neuves, ses images, justes et fortes, paraissent appliquées à l'occasion. Le langage est un peu chargé en épithètes colorées, retrouvant fréquemment la même tournure démonstrative qui définit et qui pose les lignes du croquis. Avec ces inégalités, ce style à l'allure de lent passage ne manque pas d'un charme monotone prenant.

Poésie d'un peintre, aussi attentif au dessin et à la couleur qu'il l'est aux mots. Les **Petits tableaux valaisans** sont davantage qu'un livre-objet dont on salua unanimement la parfaite réussite. Entièrement conçus et réalisés par la même artiste, ils trouvent une exceptionnelle unité dans la conjonction des deux modes d'expression alliés et complémentaires. Les thèmes des poèmes et des illustrations sont ceux des peintres de Savièse : objets domestiques, détails du costume, éléments végétaux, traités avec un goût décoratif très prononcé qui leur donne une stylisation souple et vigoureuse. Le dessin est simplifié au trait, d'une grande et pure netteté; le coloris se veut chaud et velouté. L'ensemble, très caractéristique de l'Art Nouveau, a gardé toute sa fraîcheur et son subtil équilibre. "Livre léger, délicat et savoureux" (Ph. Monnier), il porte le titre le plus approprié qui soit.

C'est dans le contact direct avec le Valais immuable, microcosme qui s'agrandit aux dimensions de l'univers, que Marguerite Burnat-Provins a trouvé son chant visuel. Elle portait en elle un besoin de sympathie avec le monde, le frémissement d'une sensibilité extrême, le sens plastique de la matérialité des choses et la sensation profonde de l' "impérissable poésie" qui s'en dégage. Elle l'a saisie, à travers les impressions de ses sens, d'abord pour son propre contentement. "*J'ai fait ce livre absolument pour moi, texte et dessins, je le considérais comme une chose intime et mon intention première n'était aucunement de le publier*". Sachons-lui gré de nous avoir fait partager sa joie au contact de la beauté simple et ordinaire, celle qui naît de l'ordre du monde.

Yves GIRAUD

LE BISSE

Ourlé du sauvage parfum des menthes, le Bisse court en écartant les herbes qui le saluent; la sauterelle confiante s'y aventure à la nage, et l'émail vivant des cétoines enrichit les feuillages sur ses bords.

Il trempe les chevelures des racines, passe sous des ogives de branches, traverse des cathédrales de feuilles, descend des escaliers de pierre.

Venu tout froid de la forêt, il miroite la peluche des mousses et faufile son eau tordue en de capricieuses ravines, artères ouvertes où s'épanche le sang blanc des glaciers; puis, brusquement évanoui, il s'enfonce sous l'épiderme brun de la terre pour s'y perdre, muet et caché dans son coeur.

Et, quand il reparait, son bruit claque en applaudissements, bravos de la Nature qui s'adressent à la vigueur des arbres, à la splendeur des nuages ! Somptueux, il roule le trésor fluide des perles qui s'écrasent, et secoue sa draperie chiffonnée que piquent les clous d'or des renoncules.

Son onde fiévreuse, contrariée par les pierres, déchirée par les doigts invisibles qui s'y plongent et font voler la soie floche des écumes, vient parfois s'étendre, pour se reposer, dans un havre caillouté de graviers ronds comme des noix, sur lesquels, transparente et calmée, la douce Eivoué frissonne en moires courtes, et se tait...

Eau chantante, inégale comme la vie qui amène des heures claires, des flots troubles, et cache des creux noirs où veillent les soucis; eau parlante, qui hache des plaintes et des cris d'allégresse, ton bruit,

allongé sans fin au flanc meurtri de la montagne, frère des râles du vent et des sanglots des nuits, rythme des mots inconnus que le Ciel lâ-haut murmure à l'éternité des neiges, et qui disent, peut-être "toujours", peut-être "jamais".

LA VENDANGE

Pliés sous le poids des fruits mûrs, les ceps se courbent vers la terre bleue où fondent les derniers éclats du brisier, la vigne éclaboussée d'azur prend un air alangui : elle a fini sa tâche, et celle des paysans est près de s'achever.

Dès l'aube, les souliers ferrés heurtent les cailloux, chacun se rend à son clos portant la brante ou la cavagne, et le dépouillement se poursuit.

Sur les coteaux, quadrillés de murs bas, court un frémissement d'activité, les manches blanches des filles ont des battements d'ailes, par les chemins tordus apparaît le mulet qui se cambre sous l'arc du bât, encadré de deux outres gorgées, les dalles chancelantes des escaliers s'émeuvent, et les lézards dérangés palpitent aux creux des pierres.

Ce n'est plus la splendeur des pendentifs précieux comme d'énormes bijoux, la joie claire des raisins blonds où tremblait la lumière, l'insolence rouge des grappes opulentes ! On ne voit que massacre,

grains éclatés, pleurs qui coulent, et cependant, de cette dévastation doit naître le vin attendu qui console.

Là-haut, les vieux pressoirs tournent lents et forts comme des instruments de torture, tout le pays s'enfièvre en aspirant l'odeur excitante qui a le goût de muscat, effluve ardent qui se lève et s'abat comme une vague, que l'air propage, que le vent chasse, qui inonde les villages et prend le cerveau... promesse grisante de l'automne, premier ferment des ivresses futures, en attendant l'heure où le vin nouveau coulera.

Déjà la saison s'engourdit : c'est la Vendange ! la dernière récolte, les dernières chansons avant la flétrissure désolante, et le grand apaisement d'hiver, car le vin jeune dit l'année caduque, bien proche de sa fin.

En bas, la ville forme un tas gris d'où s'envolent des coups de cloches, la cathédrale et les couvents comptent les heures tristement, et, sur leurs socles de rochers, les châteaux évidés qui rêvent évoquent les jours violents où les hanaps se soulevaient, lourds de la liqueur enflammée qui donne le sommeil et l'oubli.

(Petits tableaux valaisans)

C'EST LE VERDIER QUI DONNE LE TON

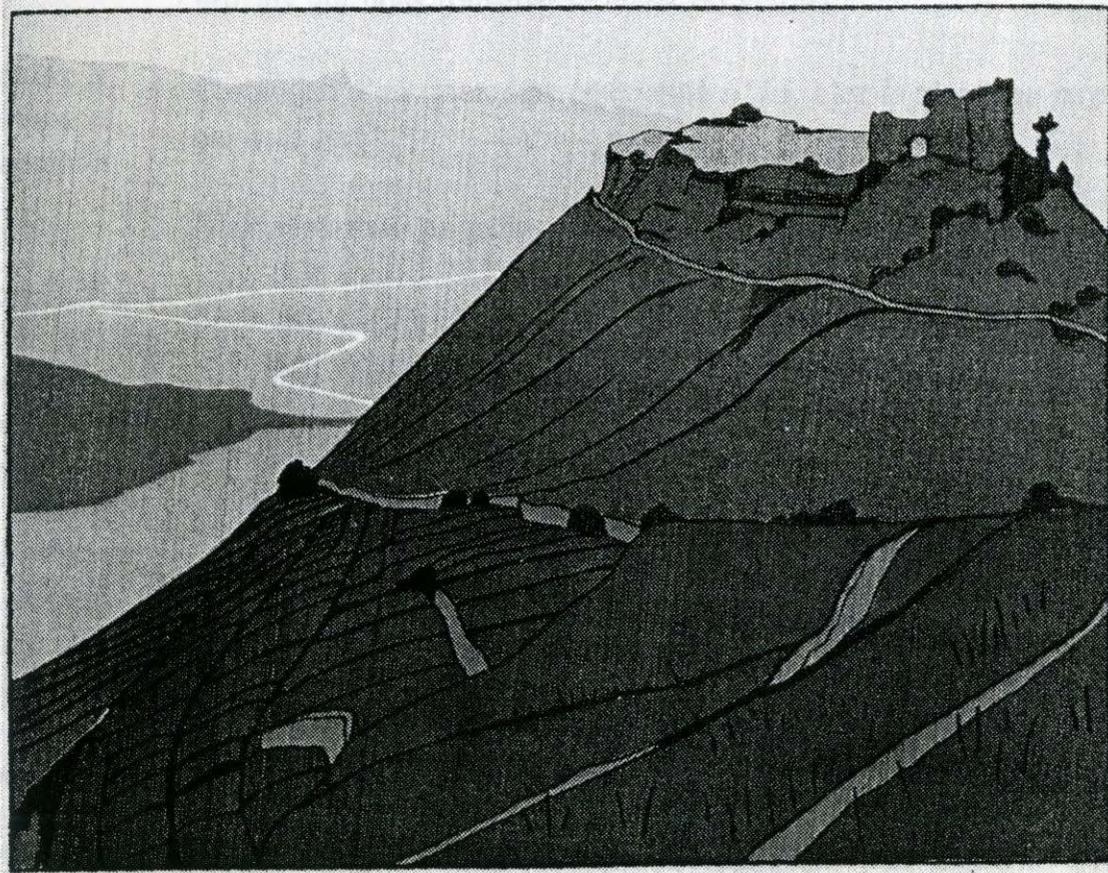
Tsché, tsohi, tschit... C'est le chant du verdier. Pas spécialement mélodieux, n'approchant en rien ni celui du rossignol ni celui de la grive. Alors, Marguerite Burnat-Provins l'a-t-elle choisi pour sa simplicité ? L'oiseau est, en effet, très fréquent dans les villages à mi-côte. Non pas d'une beauté exceptionnelle malgré ses plumes jaunes aux ailes et à la queue. La taille est trapue, le bec fort. Oiseau familier. Le mâle chante surtout au printemps dans les vergers qui entourent les maisons.

Un modeste porte-parole pour un écrivain qui vient de correspondre avec les Petits tableaux valaisans, les Heures d'aulx Chansons rustiques. Elle s'en contente. Probablement elle aime son jardin.

Le chant du verdier prolonge l'émerveillement de l'homme Savoyard pour ce pays dont elle répète volontiers qu'il est le beau du monde... On la sent nourrie de toutes les choses qu'elle ne cesse de découvrir. Tout est fête de l'esprit et de l'âme, de la sensibilité et de l'imagination. Le chant est la plupart du temps simple, un peu répétitif comme celui du verdier, mais miracle de voir comme un poète peut trouver sa nourriture dans les choses les plus humbles. Tout chante ou murmure de campagne précoce, entre le 12 avril et le 21 juin 1919. Hymne à la vie, une longue communion d'âme avec l'air et l'eau, les bêtes et les gens, les chemins et les habits, les jours... Communion ? Il faut songer à la joie que donne le cœur et à l'esprit les instruments innombrables de la Cré-

ation. *Un petit pied : Mon soulier est troué, je regarde par la fenêtre, c'est joli dehors*. Tout est joli dehors, les feuilles des arbres, les fleurs innombrables, les fêtes, les heures, le soleil et la lune... C'est le verdier qui donne le ton, qui chante inépuisamment.

C'est la prose légère, musicale, imagée de Marguerite Burnat-Provins.



grains éclatés, pleurs qui coulent, et cependant, de cette dévastation
doit naître le vin attendu qui console.

Là-haut, les vieux pressoirs tournent lents et forts comme des
instruments de torture, tout le pays s'exécère en aspirant l'odeur
excitante qui a le goût de muscat, effluve ardent qui se lève et s'abat
comme une vague, que l'air propage, que le vent chasse, qui inonde les
villages et prend le cerveau... promesse grisante de l'automne, premier
ferment des ivresses futures, en attendant l'heure où le vin nouveau
coulera.

Dans le val de l'Engadine, c'est la Vendange l'un dans l'autre, les
dormants, les vivants, les pleureurs, les rieurs, les amoureux, les
tristes, les fous, les sages, les enfants, les vieillards, les hommes, les
femmes, les bêtes, les choses, les lieux, les temps, les lieux, les temps.

La vendange, p. 107, **Petits tableaux valaisans**

C'EST LE VERDIER QUI DONNE LE TON

Tschi, tschi, tschit... C'est le chant du verdier. Pas spécialement mélodieux, n'approchant en rien ni celui du rossignol ni celui de la grive. Alors, Marguerite Burnat-Provins l'a-t-elle choisi pour sa simplicité ? L'oiseau est, en effet, très fréquent dans les villages à mi-côte. Non pas d'une beauté exceptionnelle malgré ses plumes jaunes aux ailes et à la queue. La taille est trapue, le bec fort. Oiseau familier. Le mâle chante surtout au printemps dans les vergers qui entourent les maisons.

Un modeste porte-parole pour un écrivain qui vient de connaître le succès avec les **Petits tableaux valaisans**, les **Heures d'automne** et **Chansons rustiques**. Elle s'en contente. Probablement chantait-il dans son jardin.

Le **chant du verdier** prolonge l'émerveillement de l'hôtesse de Savièse pour ce pays dont elle répète volontiers qu'il est le plus beau du monde... On la sent nourrie de toutes les merveilles qu'elle ne cesse de découvrir. Tout est fête de l'esprit et du cœur, des sens et de l'imagination. Le chant est la plupart du temps très mince, un peu répétitif comme celui du verdier, mais c'est le miracle de voir comme un poète peut trouver sa nourriture dans les choses les plus humbles. Tout chante ou murmure dans cette campagne printanière, entre le 12 avril et le 21 juin 1906... Un hymne ininterrompu, une longue communion d'âme avec la terre, l'air et l'eau, les bêtes et les gens, les chemins et les habits de tous les jours... Communion ? Il faut songer à la joie que donnent au cœur et à l'esprit les instruments innombrables de la Création. Et

tout parle : *"Un petit pied : Mon soulier est troué, je regarde par la fenêtre, c'est joli dehors"*. Tout est joli dehors, les feuilles des arbres, les fleurs innombrables, les fêtes, les heures, le soleil et la lune... C'est le verdier qui donne le ton, qui chante inépuisablement.

C'est la prose légère, musicale, imagée de Marguerite Burnat-Provins qui nous transmet le chant du verdier.

Chronique d'un printemps émerveillé : *"Ici, c'est le plus beau pays qui a de tout"*.

Nous repartons les mains pleines.

Françoise Berclaz-Zermatten

MARGUERITE BURNAT-PROVINS
PROTEGE LES MYSTERES

"Je rends grâce à la vie, ô Sylvius,
pour sa libéralité" (Le livre pour toi)

Un chapitre d'Helvétius a pour titre : "On devient stupide dès qu'on cesse d'être passionné" ¹. Ce pourrait être la maxime de Marguerite Burnat-Provins. Dans les textes publiés entre 1904 et 1907 (*Heures d'automne*, 1904; *Chansons rustiques*, 1905; *Le chant du verdier*, 1906; *Sous les noyers*, 1907) c'est la même passion d'écrire.

Par ailleurs, quel autre point commun entre la triste gaieté des *Chansons rustiques*, l'intimisme d'*Heures d'automne* et l'exaltation naïve du *Chant du verdier* ? Sans doute est-ce ce regard attentif de MBP sur les choses banales, là justement où la banalité porte du sens, une curiosité peu commune pour "la vie des choses" ². Détentricesse de la puissance de la parole, elle organise une trilogie de la création qu'on peut aisément appliquer à ses divers textes :

ARTISAN	
OBJET	OBJET
fabriqué	naturel
(CULTURE)	(NATURE)

A l'aide de ce schéma, on peut mieux saisir le rapport de MBP aux objets. Peu d'humains traversent les textes : les objets les remplacent. MBP s'explique sur sa solitude ³, que peuplent des

objets dont la vie se dévoile à qui sait les entendre. C'est dans *Heures d'automne*, dès 1903, que MBP explique, aux limites de l'hallucination, la perception qu'elle en a.

Une artisanne des significations

Durant l'écriture d'*Heures d'automne*, en novembre 1903, MBP passe son temps entre Savièse, où travaille Biéler, et le domicile conjugal, à la Tour-de-Peilz. La peinture l'accapare. *Heures d'automne* est le récit fidèle d'une journée intérieure avec son cortège de pensées, de songes et d'actions. Chaque heure, de sept à minuit, forme un chapitre. Dès le départ, l'analogie est déclarée entre une journée à vivre et un livre à écrire : "*Combien de ratures, cependant, que de taches et de phrases à effacer dans notre quotidien manuscrit. Mais la vie se grave d'une indélébile écriture*" ⁴.

Même si une portion restreinte de l'existence (la journée, l'heure) est visée, le texte dit un plus vaste espace (la vie, l'année). MBP choisit de vivre la journée comme une "vie dans [sa] vie" ⁵. Et celle-ci a ses rythmes : l'automne en est le paroxysme et le déclin, pourriture splendide du fruit mûr, retour à une saison mentale, la "saison du confort" de Rimbaud. Le jour d'automne s'égrène, l'horloge, au mur, laisse courir ses jambes d'ombre et MBP questionne : "*N'entendez-vous pas, comme des feuilles, tomber les heures d'automne dans cette chambre close où je chante ?*" ⁶. Dans cette journée, l'éveil récapitule le commencement du monde : il est le lieu de l'absence de significations. Pour se persuader du sens et de la raison des choses, il faut agir, dresser "le verbe d'énergie" ⁷. L'action devrait masquer la question, mais sans succès :

Mais je me révolte ! Il n'y a au monde rien de vrai, je n'existe pas; [...] Je suppose l'inutilité de chaque geste, le mensonge de chaque pensée [...] Nous devons donc nous en tenir à l'apparence des choses, à ce qu'il est convenu qu'elles sont [...] Nous pouvons accepter de n'être rien, cela s'appelle vivre [...] ou bien la folie, éternellement réincarnée continuera-t-elle dans un autre temps, sur une autre terre, à douter, à souffrir ? ⁸

La journée, sans projet, sans construction, reste vaine. Dans cette traversée des apparences, seul le geste comblera la vanité de la vie. Voici pour MBP le premier axiome d'un artisanat intellectuel où le travail épouse la pensée.

Les hommes économisent les interrogations et vivent d'habitudes; *"eux ne se préoccupent point, leur esprit lent s'absorbe dans une pensée restreinte : le travail toujours pareil; cette vision étroite diminue leurs inquiétudes et leurs souffrances"* ⁹. Pour MBP, il s'agit bien d'agir. Mais elle refuse la "vision étroite". Artiste, elle perçoit les enjeux à travers les habitudes et choisit une création large : *"Il faut prendre cela, le pétrir avec son rêve, y mêler son âme et son souffle, créer"* ¹⁰.

Le projet de travail est transfiguré en création : c'est la peinture, l'un des arts les plus artisanaux, qui fait transition entre le labeur et l'expression. La peinture, compromis entre technique du pinceau et capacité associative de l'esprit, apporte à MBP l'euphorie de la fabrication. Par la peinture, elle garde partie liée avec l'artisan, le vigneron, le Saviésan de la terre et du geste, sans devoir renoncer à son monde mental.

MBP cultive un rapport au travail manuel : ses textes chantent les outils (faucille, couteau, marteau), les artisans (le rhabilleur, le cloutier). C'est qu'en 1900, à la suite de la deuxième révolution industrielle, la conscience occidentale voit son rapport aux objets modifié. Parmi des objets déjà faits, le mode de production de ceux-ci devient étranger. Le travail se fractionne, la machine remplace l'habileté. Dès 1911, Taylor introduira le "scientific management", travail à la chaîne et mort de l'artisanat. A mesure que les techniques manuelles sont évacuées, que l'homo faber disparaît, il est exalté; les gestes séculaires perdus, les voilà chantés : chez C.-F. Ramuz, c'est le "faire", faire et, ce faisant, se faire, chez MBP c'est l' "agir".

Enfin la peinture, pour MBP, est l'art qui transporte au-delà des significations finies : elle peut ainsi *"déployer des féeries [...] en fixant la versatilité des chimères, réaliser ce qu'il y a de vrai, de beau et de cruel"* ¹¹. MBP y exerce son propre rapport aux choses : fantômes et rêve relèguent utilitarisme et instrumentalité; un objet vaut par ce qu'il évoque et engage, non par son usage. C'est le regard de l'admiration décrit par Hegel :

L'admiration ne se manifeste que lorsque l'homme en tant qu'esprit rompt les premiers liens qui le rattachaient directement à la nature, se soustrait aux désirs purement pratiques qui le maintenaient en rapport avec elle, surmonte la nature et sa propre existence particulière, pour ne chercher dans les choses que leur côté universel, permanent, leur en-soi ¹².

Voilà peut-être l'attitude de MBP. Ainsi, sur sa palette de peintre, les couleurs disent l'au-delà de la couleur : le vert évoque *"le reflet*

des abîmes sous-marins”¹³ et lance une rêverie aquatique d’une page. L’ocre ramène à la terre, le rouge aux *”cardinaux ventrus”*¹⁴. Bref, la palette est le lieu du possible : couleurs sans trace de choix, monde sans significations. Dès que la création, qui est ordre et décision, prend corps, *”les inquiétudes s’évanouissent, les soupçons reculent et l’ensorcellement de la couleur agit”*¹⁵. La peinture ramène l’âme sur la table de MBP : *”les ouragans dans l’obscurité de [son] âme”*¹⁶ affleurent et peuplent l’objet. Pour cela, MBP a fait le choix de la solitude, du repli sur les régions intérieures. Elle fuit les épines d’une réalité trop brutale : *”Vois-tu, Duc, on massacre nos rêves, allons-nous en”*¹⁷.

En somme, l’aventure intérieure de MBP dans **Heures d’automne** lie une agonie constatée (celle de la nature) à une promesse d’avenir (celle du livre, du tableau) : on retrouve ici la trilogie de départ :

Artisan – objet artificiel – objet naturel
MBP (le tableau) (les feuilles mortes)

Une mémoire saisonnière

Qui consulte la liste des livres de MBP pourra rapprocher quatre d’entre eux : **Le chant du verdier** (livre de printemps), **Heures d’automne**, **Heures d’hiver**, **Cantique d’été**. Bien que mon propos n’englobe pas les deux derniers, on saisira fort bien l’importance des saisons chez MBP. Elles sont un rythme annuel incorporé, devenu rythme intérieur. La mort se laisse voir dans les feuilles jaunies de l’automne, la vie dans une primevère. Chaque saison reflète ainsi l’ordre cosmique et microcosmique. MBP écoute avant tout la voix de la nature. **Le chant du verdier** éclate en voix

multiples, bourgeonnant pour annoncer l’arrivée du printemps.

La Nature survit dans la campagne, à l’opposé de la ville, lieu de la Culture : *”Tu as bien fait de quitter ta maison de la ville pour venir là où tout est simple et sain”*. MBP rêve *”une intime harmonie entre [elle] et la nature”*¹⁸ et ajoute, dans **La fenêtre ouverte sur la vallée**, en 1911 : *”Aussi ne me demandez pas pourquoi j’attends tout de la nature, c’est que je lui appartiens”*¹⁹. Un statut particulier est accordé à la pierre, au bourgeon, au vent. Dans **Le chant du verdier**, les choses parlent et sont personnifiées. Dès **Heures d’automne**, MBP manifestait le désir de se mettre à l’écoute de la voix secrète des choses : *”Je sens autour de moi la vie des choses qui m’inquiète et que je ne comprends pas”*²⁰. Le rapport artisan–objet, formulé initialement (cf. schéma) perpétue un rapport homme–chose, dont MBP pressent que les sorts sont liés : *”Un lien existe entre ces inertes et la force idéalement vibrante qu’est notre âme, il serait peut-être funeste de mépriser les choses”*²¹.

La nature est donc conçue par MBP comme la perpétuelle communication du système des objets. Bien loin de souscrire à un dualisme entre le monde des signes et le monde des objets, MBP dévoile des objets signifiants et des signes incarnés. Sa réalité refuse d’emblée la transparence : elle épouse la double vue, l’hallucination, la rêverie. La *”folie éternellement réincarnée”*²² accompagne celle qui *”déploie des féeries”*²³. MBP vit donc la création littéraire comme un défi constant au risque de la folie et de l’hallucination. Les mystérieuses visions de MBP dès 1914 ne doivent-elles rien à cela ? Mais revenons aux objets et à leur complexité.

"Il me faut tout quitter pour aller à la ville"

Dans *Chansons rustiques* (1905) s'engage dès la pièce liminaire un rapport artisan-objet fabriqué : "J'ai écrit ces choses comme elles me sont venues, à la façon du rhabilleur et du cloutier" ²⁴. Les 128 titres du recueil regroupent des catégories d'objets déjà connues : à 23 objets naturels s'ajoutent 19 objets artificiels (outils, constructions). Ces 42 éléments concrets côtoient 18 notions abstraites (le Malheur, le Mépris, l'Amertume). Ces deux groupes, facilement repérables, révèlent le procédé mis en oeuvre dans le recueil : il s'agit toujours d'ouvrir les portes entre le concret et l'abstrait, i.e. de simplifier l'accès aux sentiments et aux vérités impalpables au moyen de l'analogie. Un horizon d'objets familiers (la Faucille, la Hache, le Couteau) développent une qualité morale issue de leur effet pratique. Chaque chanson comporte ainsi deux faces : par exemple, **Le couteau** regroupe deux strophes dont les vers initiaux sont "je me suis ouvert la main" et "je me suis ouvert le coeur". La symétrie entre douleur physique et morale est permise par la capacité évocatoire de l'objet. Il en est de même pour les objets naturels : le boeuf dit la Patience, l'amour croît comme le blé. L'antinomie Nature-Culture s'affirme dans des propos "rustiques", repoussant la ville "inapaisée" ²⁵ et industrielle. Le texte devient la thérapeutique même de l'écrivain : la mort, thème obsessionnel des *Chansons rustiques*, retourne au jeu rimé, et l'âme se régénère, s'élargit dans l'introspection d'**Heures d'automne**. La matière même du texte innocente et calme l'auteur et le lecteur, dans son foisonnement végétal.

Un humanisme végétal

Les plantes, en effet, occupent une place centrale dans les textes saviésans. Cet intérêt perpétue explicitement celui de Jean-Jacques Rousseau pour la botanique : en aucun cas le regard de MBP n'est utilitaire. La description s'y suffit à elle-même. Les longues pages sur les feuilles mortes, dans **Heures d'automne**, nourrissent rêverie et imaginaire sans souci de pharmacien : "Je suis le botaniste qui décrit la plante. C'est au médecin qu'il appartient d'en régler l'usage" ²⁶ pourrait-elle dire avec Jean-Jacques. Pas de botanique au sens restreint, mais une poétique plutôt, où la plante dit la richesse et les rythmes de la nature. MBP trouve dans la nature végétale le repos et la force. Elle est de ces "contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature" ²⁷.

Observer les plantes, encore une fois, c'est écouter les choses muettes, mettre en pratique son axiome déjà cité : "Un lien existe entre ces inertes et la force idéalement vibrante qu'est notre âme, il serait peut-être funeste de mépriser les choses" ²⁸. Et le dialogue s'établit avec les plantes : "Je les ai aimées pour leur vie innocente, pour tout ce qu'elles m'ont dit et que j'ai entendu." ²⁹

A travers **Heures d'automne**, **Le chant du verdier**, *Chansons rustiques* et **Sous les noyers** passe ainsi un cortège végétal et artisanal, négation de la cité affolante, dans lequel la solitaire MBP lit "la vie des choses", leur plainte ultra-verbale, et nous invite à y répondre.

Pythie rustique dont la bouche fait fleurir les paroles du présage, elle se donne le privilège d'être, en même temps qu'elle les

dévoile, celle qui protège les Mystères.

Jérôme MEIZOZ

Notes

- 1 C.A. Helvétius, *De l'esprit*, (1758), disc. III, cap. 8
- 2 MBP, *Heures d'automne*, p. 73, éd. Säuberlin & Pfeiffer, 1903
- 3 id, p. 49-56, pour l'éloge de la solitude
- 4 id, p. 12
- 5 id, p. 11
- 6 id, p. 76
- 7 id, p. 11
- 8 id, p. 15-16
- 9 id, p. 10
- 10 id, p. 16
- 11 id, p. 55
- 12 G.W.F. Hegel, *Esthétique*, p. 24, "Champs" éd. Flammarion, vol II
- 13 MBP, *Heures d'automne*, p. 18
- 14 id, p. 21
- 15 id, p. 16
- 16 id, p. 26
- 17 id, p. 63
- 18 MBP, *Le chant du verdier*, p. 27 et 74
- 19 MBP, *La fenêtre ouverte sur la vallée*, p. 79
- 20 MBP, *Heures d'automne*, p. 73
- 21 id, p. 74
- 22 id, p. 16
- 23 id, p. 55
- 24 MBP, *Chansons rustiques*, p. 7, éd. Säuberlin & Pfeiffer
- 25 MBP, *Heures d'automne*, p. 85

26 J.-J. Rousseau, *Les rêveries*, p. 187, éd. Folio

27 id, p. 94

28 MBP, *Heures d'automne*, p. 74

29 id, p.34

J.M.

NEUF HEURES

Pour trouver l'oubli, il faut travailler, s'illusionner, croire que rien ne finit, attendre ce qui ne viendra jamais.

Mais je me révolte ! Il n'y a au monde rien de vrai, je n'existe pas; dans le fantôme que je suis, il n'est de vivant qu'une toute petite folie entêtée et bondissante qui s'obstine à croire, à avancer, et je la suis, sachant qu'elle ne mène à rien, je la suis en peinant, cela s'appelle travailler.

Non, c'est prendre en soi, par pincées, la jeunesse, la force, la passion, qui est la vie elle-même, et les jeter dans ce trou noir, qui n'en a jamais assez. Je suppose l'inutilité de chaque geste, le mensonge de chaque pensée, c'est descendre au fond d'une carrière sans limites, s'aventurer trop loin.

Nous devons donc nous en tenir à l'apparence des choses, à ce qu'il est convenu qu'elles sont; misères que tout cela, ombres faites pour des ombres. Nous pouvons accepter de n'être rien, cela s'appelle vivre, et vivre n'est-ce pas encore aller vers le contraire de la vie... ou bien la folie, éternellement réincarnée, continuera-t-elle dans un autre temps, sur une autre terre à douter, à souffrir ?

Je ne veux plus songer à cela !

En regardant la palette évocatrice, les inquiétudes s'évanouissent, les soupçons reculent, et l'ensorcellement de la couleur agit... Pour trouver l'oubli, il faut prendre cela, le pétrir avec son rêve, y mêler son âme et son souffle : créer.

[J'ACCUEILLE CETTE JOURNÉE...]

J'accueille cette journée comme une amie, elle peut m'apporter de la joie; non point celle qui arbore le rire comme enseigné, mais la joie cachée d'être et de songer en paix. Je chercherai mon bonheur aussi près que possible, je sentirai la douceur des petites choses, car la solitude permet de les apprécier; et sans retourner au passé, sans vouloir regarder dans l'avenir, je vivrai entière, selon le mot de Sophocle "une vie dans ma vie".

Devant cette période sur laquelle nous croyons pouvoir compter, les résolutions se précisent et le verbe d'énergie se dresse : agir. Il doit dominer les heures, les faire vivantes et utiles; il doit leur donner une force, une signification, pour que chacune, complète et bienfaisante, soit un pas dans le développement de notre mentalité, dans l'affirmation du moi indépendant et fier.

Toute heure sera bonne qui nous aura aidés à être nous-mêmes, et quel beau présent du ciel qu'une journée !

[J'AI REGARDÉ GRANDIR...]

J'ai regardé grandir au printemps les graines que j'avais semées, c'était une crainte charmante, une inquiétude délicieuse; en m'endormant à

l'abri, je songeais à toute cette fragilité exposée, qui devait trembler au dehors sous le vent d'avril, j'avais froid pour ces petits si faibles, si nus...

Et la force des tiges minces m'a étonnée; elles ont bravé les jours et les nuits, elles ont vécu, elles ont été la forme, la couleur, le parfum! Aujourd'hui, je marche sur leur dépouille calcinée.

Je ne puis rappeler à moi la plus minuscule des fleurs, la plus infime des feuilles; ma vie continue, émue de cette agonie d'alentour, mais elle ne peut rien réchauffer, rien ranimer. Et la chaleur de mes mains s'arrête à mes mains, l'amour de mon cœur pour ces disparus reste en moi, sans autre force que celle de les regretter... Non, je ne peux rien. Je me penche, je regarde, j'écoute, il me semble qu'un cri de fatalité s'élève : "Laisse-nous, laisse-nous mourir..."

Il faut s'éloigner, admettre ce repos, respecter cette mort et songer qu'à la même place où tout palpait, le froid doit venir, à pas de voleur, étendre ses draps blancs.

(Heures d'automne)

SUR UN PROJET D'ÉDITION ILLUSTRÉE DU LIVRE POUR TOI

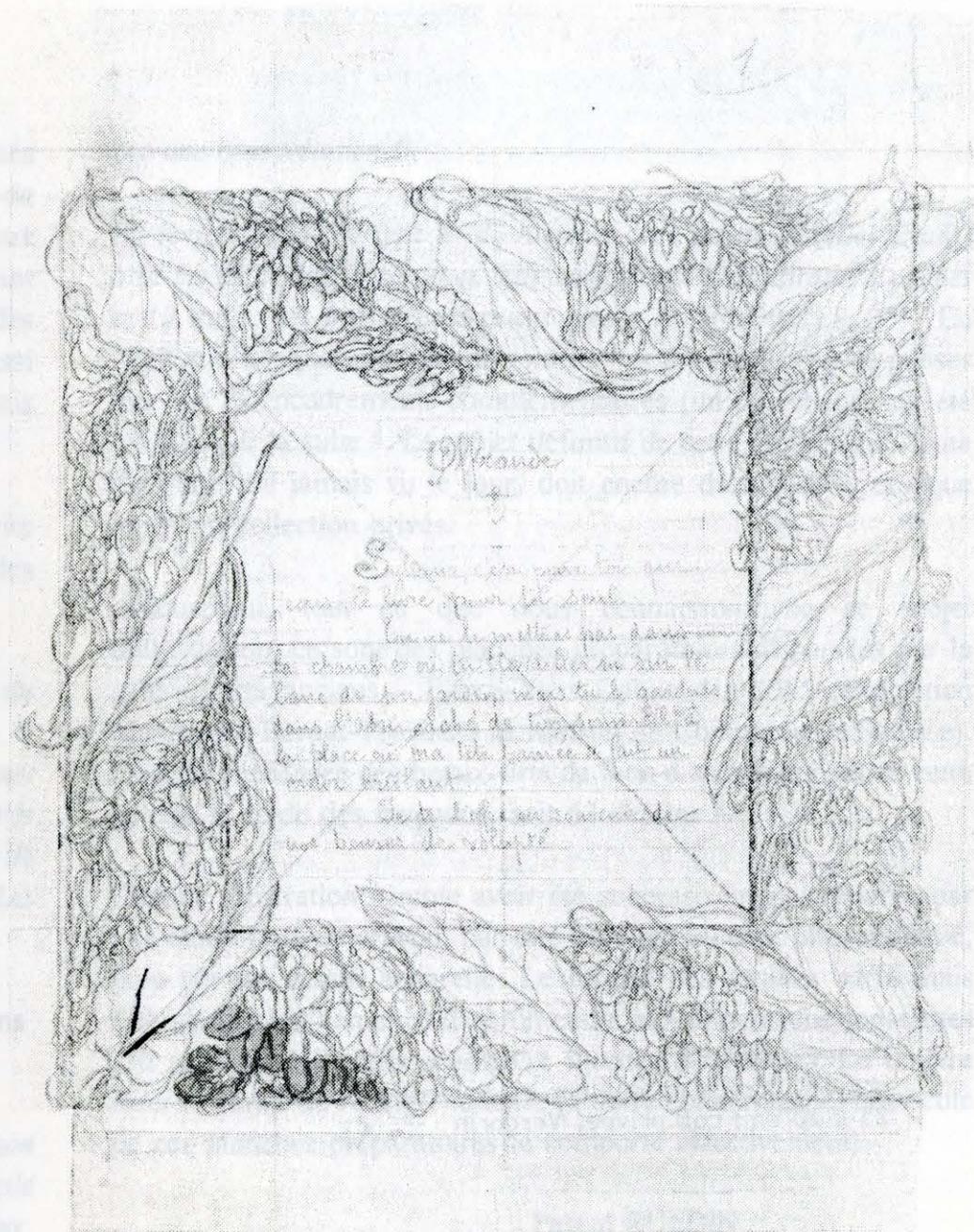
Si plusieurs ouvrages de Marguerite Burnat-Provins ont été ornés par leur auteur d'une couverture illustrée, de bandeaux, de cul-de-lampe ou d'autres vignettes¹, seule l'édition des Petits tableaux valaisans de 1903 est - à proprement parler - illustrée, combinant le pouvoir d'évocation et d'expression du livre par des textes et des images mis en regard. Le livre pour toi (1907) a pourtant lui aussi fait l'objet d'un projet d'illustration. Seulement celui-ci n'a jamais été publié et reste mal connu à ce jour.

A en juger par les nombreuses mentions qu'en fait Marguerite Burnat-Provins dans sa correspondance, ce projet d'illustration des 100 chants à Sytylus a fort occupé l'artiste dès 1911 :

J'ai cependant un grand travail en perspective : une édition d'un Livre pour Toi, qui serait tirée à 120 et vendue 200 à 300 fr volume. C'est justement cet ami, bibliophile et homme dévoué, qui me cela en train maintenant. J'ai tout arrêté, je sais exactement ce que je veux faire, il y aura des figures, des plantes, des animaux, des vues montagne. Je vais tâcher de trouver un paru décoratif très large. Les premières esquisses sont faites, pourvu que j'aie assez de force².

Comme pour les Petits tableaux valaisans, il s'agissait de dessins gravés sur bois :

J'ai revu et corrigé une première épreuve gravée de la planche du titre du Livre pour toi. Il y a du bon et du mauvais. Ce sera archi-difficile comme chaque fois qu'on ne fait pas le travail seul et qu'il faut passer



SUR UN PROJET D'ÉDITION ILLUSTRÉE DU LIVRE POUR TOI

Si plusieurs ouvrages de Marguerite Burnat-Provins ont été ornés par leur auteur d'une couverture illustrée, de bandeaux, de culs-de-lampe ou d'autres vignettes ¹, seule l'édition des **Petits tableaux valaisans** de 1903 est – à proprement parler – illustrée, amplifiant le pouvoir d'évocation et d'expression du livre par des textes et des images mis en regard. **Le livre pour toi** (1907) a pourtant lui aussi fait l'objet d'un projet d'illustration. Seulement celui-ci n'a jamais été publié et reste mal connu à ce jour.

A en juger par les nombreuses mentions qu'en fait Marguerite Burnat-Provins dans sa correspondance, ce projet d'illustration des 100 chants à Sylvius a fort occupé l'artiste dès 1911 :

J'ai cependant un grand travail en perspective : une édition décorée du Livre pr (sic) Toi, qui serait tirée à 120 et vendue 200 à 300 fr. le volume. C'est justement cet ami, bibliophile et homme dévoué, qui met cela en train maintenant. J'ai tout annoté, je sais exactement ce que je veux faire, il y aura des figures, des plantes, des animaux, des coins de montagne. Je vais tâcher de trouver un parti décoratif très large. Les premières esquisses sont faites, pourvu que j'aie assez de force ².

Comme pour les **Petits tableaux valaisans**, il s'agissait de dessins gravés sur bois :

J'ai revu et corrigé une première épreuve gravée de la planche du paon du Livre pour toi. Il y a du bon et du mauvais. Ce sera archi-difficile comme chaque fois qu'on ne fait pas le travail seul et qu'il faut passer

par une interprétation !³

En février 1914, l'artiste a "dû ramener cette oeuvre qu'[elle] rêvai[t] à la moitié comme décoration. Elle compterait 40 illustrations pleines et 10 traits. Les frais dépasseraient encore les 60'000 frs [...]"⁴. En 1919, trente aquarelles sont terminées ⁵ et il y a tout lieu de penser que les 73 encadrements complémentaires (un par chant) ont été réalisés par la suite ⁶. Le projet définitif de cette édition qui, faute d'argent, n'a jamais vu le jour, doit encore dormir dans quelque fonds ou collection privés.

Aujourd'hui, tout ce que nous connaissons de ce projet d'illustration, ce sont des planches préparatoires dispersées par la galerie Arts anciens – Pierre-Yves Gabus dès 1985 (exposition Marguerite Burnat-Provins à la Maison de Commune de Savièse). En 1987, le Musée des beaux-arts de Sion a acquis auprès de cette galerie le solde des invendus, soit 53 dessins ⁷.

Chaque illustration semble avoir été successivement préparée par une étude libre au crayon, par une esquisse au trait plus appliqué, puis par un dessin aquarellé. Le format des feuilles varie mais l'illustration est contenue dans un cadre aux dimensions constantes (20 x 18 cm à l'extérieur; 11,5 x 11 cm à l'intérieur). La fenêtre inscrite aurait dû recevoir le texte (à notre connaissance, une seule de ces planches préparatoires le comporte effectivement).

Pascal RUEDIN

Notes

- 1 C'est notamment le cas pour les **Chansons rustiques** : "[...] Mme Burnat-Provins a emprunté aux habitations valaisannes, au mobilier, aux vêtements, à des ustensiles divers, de naïves décorations dont elle a tenu à respecter le caractère" **Chansons rustiques**, Vevey, 1905, non paginé.
- 2 Lettre du 14 mai 1911 à Marie Bovet (Lausanne, Centre de recherches sur les lettres romandes).
- 3 Lettre du 17 août 1912 à Madeleine Gay-Mercanton (Lausanne, Centre de recherches sur les lettres romandes).
- 4 Lettre du 7 février 1914 à Marie Bovet (Lausanne, Centre de recherches sur les lettres romandes).
- 5 Lettre du 24 décembre 1919 à la mère de Madeleine Gay-Mercanton (Lausanne, Centre de recherches sur les lettres romandes).
- 6 "J'avais demandé aux fils de mes anciens imprimeurs, à Vevey, un devis pour l'impression de luxe d'un de mes poèmes illustré par moi de 103 encadrements en couleurs. Cela, compté par des gens très honnêtes (sic), ferait 6 millions français ! Je ne puis le trouver et tout s'arrête" (lettre du 25 mai 1950 à Madeleine Gay-Mercanton (Lausanne, Centre de recherches sur les lettres romandes).
- 7 No d'inventaire 1416/1-53.

P.R.

[JE T'AIME]

Je t'aime.

Personne ne m'a appris ce mot. Je l'ai senti venir des profondeurs de ma chair, monter de mon sang à mes lèvres et s'envoler vers ta jeunesse et la force féconde qui est en toi.

Je l'ai entendu sortir de ta bouche avec ivresse.

C'est un oiseau doré qui s'est posé sur mes yeux si doucement d'abord, et puis si lourdement que tout mon être en a chancelé.

Et je me suis abattue dans tes bras, tes grands bras où je me sens fragile et protégée.

La parole qui promet et qui livre, la parole sacrée jaillie de notre vie ardente, planait sur nos têtes dans un clair rayon. Sylvius, te souviens-tu ?

Alors, j'ai vu passer l'Heure, l'Heure unique qui nous souriait et levait dans ses mains un caillou blanc.

Sur sa tunique, une à une, lentement les roses de son front s'effeuillaient.

J'ai vu cela à travers mes paupières fermées, la joue appuyée contre ton coeur qui marque les secondes éblouissantes, comme un balancier de rubis.

[LES TAUREAUX S'AVANCENT...]

Les taureaux s'avancent dans le soir, conduits par leurs gardiens sur des chevaux à robe blanche.

La route est claire, ils sont là plus de cent.

Et le métal doré des eaux éclate lorsque bondissent les bêtes lourdes, dans les étangs.

Les ajoncs plient sous les sabots terribles, et les chevaux d'argent, ainsi que des rayons de lune, fendent le ténébreux troupeau.

Sylvius, auprès de moi c'est le danger qui passe. Je ne crains que celui de perdre ton amour.

J'écoute, dans le soir, les pas des taureaux qui s'éloignent et longtemps je vois les gardiens au loin, sur leurs chevaux nerveux et blancs.

Les cratères du ciel versent des laves rouges, le couchant enfiellé rend la plaine sinistre et pour m'en retourner là-bas, jusqu'à la ville des eaux-mortes, bientôt je n'y vois plus.

Au coeur de la nuit grave, les taureaux noirs ont disparu.

[J'AI PEIGNE MES CHEVEUX...]

J'ai peigné mes cheveux emmêlés par la fièvre de tes mains impatientes, lentement les dents d'ivoire les ont dénoués fil à fil.

Et mes bras levés retombaient de fatigue, et la folie de la nuit s'étirait avec la soie mince et rebelle qui se crispait.

Maintenant, je ne puis ni les tordre ni les ramener, ils gardent un pli lascif qui se cambre violemment, ils se creusent en vagues rétives et profondes comme les eaux sauvages et, saturés de ton délire, ils le veulent encore.

Reviens, défais tout mon ouvrage, je te les abandonne.

Et demain, avec de longs baisers, c'est toi qui lisseras tendrement leurs boucles brunes sur tes doigts bruns.

(Le livre pour toi)

VAUD ET VALAIS, DEUX COTES DU COEUR SAUVAGE

Le *coeur sauvage*, publié par Marguerite Burnat-Provins en 1909, est un roman à caractère fortement autobiographique. Il raconte la vie d'une jeune Française, Françoise Maynard, devenue Madame Joran par mariage, et sa passion pour Bruno d'Arvallaz, un jeune ingénieur. Pour contribuer à un **Cahier** consacré aux oeuvres "romandes" de Marguerite Burnat-Provins, il m'a paru intéressant de voir comment étaient évoqués Vevey et le Valais dans ce roman.

La première notation que l'on rencontre, après le mariage sans amour de Françoise avec le banquier Joran, est une appréciation globale de la Suisse, "un pays que, sans le connaître, le voyageur, frappé de ses beautés, déclare enchanteur en passant" (p. 39)¹. La déception perce ici; l'héroïne, elle, aura une autre vision de cette Suisse, moins enchanteresse, celle que l'on a quand on s'y installe, et de surcroît à l'occasion d'un mariage de raison.

Voici maintenant Vevey (si nous adoptons la clé autobiographique) :

La petite ville de Suisse qu'elle vint habiter, riveraine d'un grand lac et banalisée par le cosmopolitisme, n'était intéressante et animée qu'en apparence, grâce au va-et-vient des touristes, mais le noyau restreint qui en constituait la société, plein de morgue étriquée, sous un abord bienveillant, se cantonnait dans l'étroitesse du plus intransigent calvinisme. (p. 41)

La critique est sévère; elle porte ici sur le mode de vie et de pensée des habitants de la petite ville, ainsi que sur la banalisation que le tourisme (déjà !) inflige aux lieux où il se développe.

Mais voici autre chose, qui touche au paysage lui-même. La maison de M. Joran est située près des vignes :

La villa du banquier se trouvait à l'extrémité d'un faubourg, proche des vignes qui ont remplacé, sur une partie des rives du lac, les vertes perspectives par un paysage sec et terreux, dépourvu de charme, sorte de protestantisme de la nature, nettoyée là comme un temple les jours de prêche. (p. 46)

Dans la vigoureuse métaphore (le vignoble, "protestantisme de la nature" !) apparaît toute la rancoeur de l'héroïne, athée résolue, face aux contraintes religieuses. On peut y lire aussi le refus d'un paysage "propre en ordre", l'aveu, en creux, d'un goût déclaré pour les jardins échevelés et luxuriants dont nous aurons plus loin des exemples.

La lumière aveuglante, la sécheresse, la poussière, tout cela oppresse et fatigue Françoise, habituée aux brumes de sa Flandre natale. Le paysage vigneron respire la rigidité et la mort, "cette campagne caillouteuse et couverte d'échalas, qu'on dirait ossifiée" (p. 46). La "dure lumière de *chromo*" implique un jugement très sévère (n'oublions pas que l'auteur est peintre !) : le paysage et sa lumière sont non seulement pénibles à supporter, mais ils ont de surcroît la laideur du mauvais goût.

Pour échapper à ce vide qui l'accable jusqu'à la rendre malade, Françoise se met à voyager; Paris, la Hollande, la Belgique, l'Allemagne et l'Italie. *"Mais une fatigue la prit d'errer. Ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était la campagne simple, loin des gares et des gens"* (p. 49). C'est ainsi que le Valais (pas plus nommé que Vevey, mais tout aussi aisément reconnaissable) entre dans le roman – et dans la vie de l'héroïne : *"Elle trouva le refuge souhaité dans la vallée qui s'ouvre du fond du lac, si différente de tout ce qui l'excédait, quoique très proche"* (p. 49).

La différence, malgré la proximité, entre cette vallée *"du fond du lac"* et la petite ville où elle vit est soulignée d'emblée, à l'image de Françoise elle-même, femme si différente de celles qui l'entourent dans la plate médiocrité du bord du lac. A femme exceptionnelle, lieu exceptionnel. Et on va le voir, le ton des descriptions va changer.

Savièse, *"repli de montagne, discret oasis"* (p. 50) l'accueille, elle et *"son amour de la vraie nature et de la vie sans entraves"* (p. 50). C'est là qu'elle rencontre Bruno, *"la jeunesse blonde de Bruno d'Arvallaz. Cet été-là, elle la cueillit comme on cueille une grande gentiane dans un pré"* (p. 50).

Voici la maison de Françoise au village :

La demeure de Mme Joran, brune et blanche, moitié pierre et moitié mêléze, à la façon des chalets de là-haut, était blottie sous les noyers. Aux heures du plus ardent soleil, les ombres entrelacées des feuilles l'agrémentait d'une dentelle grise, le toit, couvert de larges tranches d'ardoise, posées sans symétrie, se rouillait de parméliés. Le merle y

chantait au matin. Comme toutes les habitations du pays, elle était inachevée ², et Françoise l'avait laissée telle, pour s'occuper uniquement de se créer un jardin [...] Au rez-de-chaussée, une vaste chambre crépie à la chaux, regardait en pleine verdure, par ses trois croisées. Un gros tas de souches noires et de bûches rousses grimpait jusqu'à la hauteur de l'appui. A l'étage peu élevé, la cuisine, avec l'âtre, sous le manteau velouté, et une salle à manger voisine de la chambre à coucher. Ces deux pièces, lambrissées de lames d'arole, gardaient une persistante odeur de résine et de miel. (pp.53-54)

Les termes positifs abondent ici. La maison se niche à l'ombre protectrice des noyers, dont le feuillage tamise l'ardeur du soleil : sécurité, fraîcheur. Le goût de l'asymétrique se retrouve : les ardoises du toit sont posées *"sans symétrie"*. La nature n'est pas un cadre, elle pénètre la maison, flore et faune confondues. On ne peut douter du profond accord qui règne entre une telle demeure et celle qui y a trouvé asile.

Au jardin, contre un angle de la maison, un jeune prunier craquait sous l'abondance d'énormes fruits oblongs, d'un bleu violacé, qui se pressaient en grappes sur les branches minces [...] Plus loin croissaient des poiriers et des pommiers [...] les sureaux s'adornaient de perles noires, il y avait des pivoinés, des iris, de grands delphiniums [...] il y avait des tournesols géants [...] des mufliers, des quarantaines et des végélias, dont les corolles sensibles tremblaient dans la haie, auprès des vornes et des angéliques. (pp. 61-62)

L'abondance, la luxuriance de la végétation sont une préfiguration du bonheur, qui n'existe que par le geste du don, la générosité folle de la nature et de l'homme. Foin de l'alignement avaricieux

de la vigne veveysanne; vive l'échevellement du jardin saviésan ! Souvenons-nous que, quand elle s'installe dans la maison, la principale préoccupation de Françoise est de "se créer un jardin" (p. 53). Jardin d'Eden, paradis très terrestre et tout entier voué à l'amour.

Comme en écho, il y a une autre maison, un autre jardin dans le roman, ceux de Bruno, dans la ville de M..., "au pied du coteau où Mme Joran s'était découvert une retraite" (p. 51), ville où l'on peut reconnaître Sion. Il s'agit plutôt de la maison de la famille de Bruno, cette famille qui se dresse entre les jeunes gens, obstacle longtemps inébranlable. Alors que la maison de Savièse semble, dans un premier temps, n'appartenir qu'à Françoise, qu'elle s'y meut seule et souveraine, en revanche la maison d'Arvallaz, autre paradis terrestre possible, est investie par le couple, comme pour donner à l'héroïne un avantage "sur le terrain" :

La maison d'Arvallaz, massive et sévère, avec sa tour et ses ouvertures grillées, avait un air de forteresse [...] Dès le seuil, comme à l'entrée d'une église, la fraîcheur du corridor obscur et dallé vous jetait sur les épaules sa chape grise. A travers la porte du cellier filtrait une odeur rustique de pommes et de vendange. (p.72)

D'emblée cependant, la sévérité de cette demeure, aux allures de chateau-fort, prépare l'échec de la tentative : Françoise ne sera jamais acceptée par la famille de Bruno, et c'est contre cette dernière que le jeune homme choisira d'aller rejoindre son amie, victoire de l'amour sur les conventions et les préventions sociales. L'autre obstacle majeur que va rencontrer Françoise sur le chemin de son bonheur avec Bruno, c'est la foi catholique, présente ici

dans la comparaison "comme à l'entrée d'une église". Mais la maison est fraîche, l'odeur du cellier est "rustique", notations positives dans l'univers imaginaire de Marguerite Burnat-Provins.

Voyons maintenant le jardin :

Ce jardin, entouré de murailles élevées, était une exquise thébaïde où le passé se recueillait à l'abri d'un grand poirier penché. [...] Les groseilliers chargés de pendeloques s'inclinaient avec grâce vers les larges bordures de buis [...] Partout, une fatigue et une coquetterie anciennes et délicieuses : dans les marbres ébréchés des perrons, comme dans les rameaux courbés des glycines, exténuées de former depuis si longtemps des berceaux. [...] Là, Françoise aimait s'étendre au pied d'un cornouillier, aux branches d'un noir d'ébène. (pp. 73-74)

On voit bien comment ce jardin, lui aussi, pourrait être celui du paradis terrestre. Maison secrète, jardin mystérieux et charmant, présence du passé, tout cela baigne le couple, enfiévré d'une passion qui ne s'est pas encore déclarée. Mais la maison d'Arvallaz est trop chargée d'influences négatives : l'union des amants se fera dans la maisonnette de Françoise.

Vaud et Valais, il y a deux côtés dans **Le coeur sauvage**. Le côté de la vie conjugale, de la stérilité et de l'ennui, et le côté de la passion, exubérance et intensité. Ce sont, on l'aura compris, des paysages imaginaires, le côté de Vevey, celui du Valais, le côté de la vigne et celui des noyers et des fruits. La jeune femme va passer de l'un à l'autre, de la sécheresse à l'abondance, suivant l'itinéraire qui la conduit vers la vérité de l'amour et de sa propre

nature. Passage d'une mort métaphorique (les échelas comme des ossements) à la vie, symbolisée par l'épanouissement des arbres, des fleurs et des fruits; la vie, sauvage, comme son coeur.

Catherine DUBUIS

Notes

- 1 Marguerite Burnat-Provins, **Le coeur sauvage**, Paris, Sansot, 1909
- 2 Remarque surprenante. Serait-ce que, comme dans d'autres régions du monde, le propriétaire ne paie pas d'impôts tant que sa maison n'est pas terminée ?...

C.D.

[UN PORTRAIT]

Mme Joran, une de ces flamandes espagnoles, teintées de sang maure, en qui l'ancienne fusion des races perpétue d'étonnants contrastes, était de taille moyenne, souple, sans aucun embonpoint, avec des épaules tombantes, le col allongé, des mains mystiques, étroites et pâles, des pieds fins.

Sa bouche charnue, largement dessinée, le contour accentué du menton, le nez insolent, légèrement relevé, les pommettes saillantes, les cheveux bruns, en ondulations serrées, composaient un visage dédaigneux et passionné. Tout imprégné d'esprit et de sensualité, il s'embrasait de deux prunelles noires, éclatantes, sans fond.

Son double sourire, à jamais fixé dans un Memling à Bruges, ou dans un Goya à Madrid, déconcertait. Suivant l'heure, cette figure, infiniment mobile, pouvait appartenir à quelque princesse cruelle et raffinée, alourdie de bijoux, comme à une donatrice fervente, agenouillée dans un tryptique.

Elle eût évoqué, parfois, la gitane errante, fille du vent et de la route, sans la fréquence d'une expression amère et concentrée, qui révélait l'aristocratie de la pensée.

Mais, le plus souvent, ce masque moulé dans une pâte chaude et mate, trahissait la nostalgie d'un soleil étranger, amoureux des créatures superbement vivantes, qui portent, au cou, une image de la Madone et à leur jarretière, un poignard.

[UNE JOURNÉE DU "COEUR SAUVAGE"]

Dès la prime aurore, en entendant autour d'elle, avec un affairément de ruche, bourdonner l'activité du dehors, Mme Joran se levait. Par un trou rond d'une poutre, un rayon pénétrait dans sa chambre et la traversait de sa tringle d'or; aux vitres, les feuilles des noyers appuyaient leurs paumes vertes, et la crécelle, sur le bouquet d'un ormeau, tout près, jetait un cri suraigu, comme une proclamation de la beauté du jour. Les pies-grièches, les geais et les pinsons lui répondaient. Le pic, au travail depuis longtemps, semblait vouloir clouer son bec dans les écorces.

Les rideaux de toile rouge, carrelée, pénétrés de soleil, allumaient un incendie dans la salle à manger, et les faïences naïvement enluminées, qui animaient les boiseries, se mettaient à vivre par toutes leurs fleurs criardes et leurs animaux simplifiés. Dans les plats d'étain, sur le dressoir, des pyramides de fruits embaumaient et Françoise, accoudée à la croisée, contre le mélèze chauffé comme une poitrine humaine, mordait à belles dents le pain noir et les pêches en robe violette.

La chaleur accrue excitait la grésillante activité du pré, habité par un peuple taquin, dont les secondes sont comptées. A midi, la sonnerie des cloches planait sur la pesanteur de l'heure incandescente qui vide les chemins, puis se levait le vent de deux heures, pour dégourdir toute la contrée. Alors, Françoise entendait la maison soupirer d'aise, humer au passage les parfums voyageurs venus de la forêt et des champs, pour tomber ensuite dans une douce quiétude en attendant la chute du jour. Peu à peu, l'obscurité montait les degrés de l'escalier de pierre où régnait une constante fraîcheur, elle tuait la gaieté des heures claires et disposait pour la nuit les plis tombants de sa robe noire.

Au retour de ses promenades tardives, Mme Joran passait ses soirées dans la salle à manger; de loin, le paysan qui, par hasard, traversait les champs, apercevait, comme un oeil sanglant, dans la masse opaque des arbres, la lueur empourprée de sa lampe.

La parole était au grillon et au ruisseau, dont la voix se perdait dans l'agitation quotidienne. Une petite chouette racontait une histoire triste, les noctuelles entraient et tournaient dans la chambre où leur vol mettait une mystérieuse haleine. Longtemps après avoir éteint la lampe, Françoise percevait encore des frôlements légers et puis, elle s'endormait dans cette paix.

(Le coeur sauvage)

[LUN FORTUIT]
Mme Joran, une de ces femmes espagnoles, ténues de sang maigre, et qui l'orientent dans les faces perpétues d'honnêtes courtoises, était de mille moines, sans aucun emportement, avec des épousailles, le col allongé, des mains mystérieuses, éternelles et pâles, dans une nuit.

La bouche charnue, largement dessinée, le contour accentué du menton, le nez insolent, légèrement relevé, les pommettes saillantes, les cheveux bruns, en ondulations serrées, composaient un visage dédaigneux et passionné. Tout imprégné d'esprit et de sensualité, il s'emportait de deux prunelles noires, éclatantes, sans fond.

Son double sourire, à jamais fixé dans un Mémling à Bruges, ou dans un Goya à Madrid, déconcertait. Suivant l'heure, cette figure, infiniment mobile, pouvait appartenir à quelques princesses cruelles et raffinées, aboussies de joyaux, comme à une domatrice fervente, agacée dans un triptique.

Elle eût évoué, peut-être, la jeune errante, fille du vent et de la route, pour la fréquence d'une expression austère et concentrée, qui révélait l'attachement de la pensée.

Mais, le plus souvent, ce masque moulé dans une pâte chaude et mate, traduisait la nostalgie d'un soleil étranger, amenuisé des créatures superbement vivantes, qui portent, au ciel, une image de la Madone et à leur fortitude, un regard.